

CHAPITRE IV

LA THÉMATIQUE DU TEMPS

L'analyse de la temporalité narrative dans le chapitre précédent nous a révélé l'importance déterminante du temps dans la structure des deux romans étudiés. Le temps n'est pas seulement un simple outil narratif, mais surtout il est le sujet de l'histoire. Le choix de la technique du temps par le romancier est essentiellement lié à sa vision du temps.

Dans cette perspective, nous nous proposons d'approfondir la thématique du temps en mettant l'accent sur trois thèmes privilégiés de Patrick Modiano : le temps du père, l'évocation de l'enfance et de l'adolescence, et l'aspect éphémère de la vie.

4.1 Le temps du père

4.1.1 Le besoin de connaître ses origines

L'obsession du narrateur pour le passé se reflète clairement dans *Les Boulevards de ceinture* et *Rue des boutiques obscures* où les protagonistes remontent le cours du temps pour revivre les années de l'Occupation, que Albert Modiano, le père de l'écrivain a traversées. Patrick Modiano prête son désir de mieux connaître son père mystérieux au narrateur Serge Alexandre.

Mais, je vous poursuivrais jusqu'à la fin. Vous m'intéressez, « papa ». On est toujours curieux de connaître ses origines. (BC, p. 125)

Serge Alexandre avoue la nécessité profonde qui le pousse à rechercher ses origines à travers la figure énigmatique du père. Muré dans

un monde où s'accroissent des conflits et des désagréments morales, l'homme perd le sens de la vie et se sent ainsi déraciné, coupé de tout lien qui puisse justifier sa raison d'être, comme le constate Thierry Laurent.

La quête d'une généalogie ou simplement de soi-même, pour incertaine et risquée qu'elle soit, est un remède à l'insupportable déstructuration de l'être.¹

Cependant il est quasi impossible de faire le retour à l'origine, de retrouver un passé lointain, révolu. Tous les efforts déployés sont voués à l'échec, Serge Alexandre s'écrie avec désespoir.

Nous voilà condamnés, orphelins que nous sommes, à poursuivre un fantôme en reconnaissance de paternité. Impossible de l'atteindre. Il se dérobe toujours. (*BC*, p. 151)

Dans *Les Boulevards de ceinture*, cette impossibilité de retrouver ses origines se manifeste à travers les rapports inefficaces entre Serge Alexandre et son père. L'absence de communication entre le père et le fils est mise en évidence dans de nombreux passages tout au long du roman.

Il pleut. Mon père et moi nous marchons côte à côte, sans dire un mot, (...). (*BC*, p. 77)

Une heure s'écoula dans un parfait silence (...). (*BC*, p. 80)

¹ Thierry Laurent, *L'œuvre de Patrick Modiano : Une autofiction*, p. 70.

Lorsque le père et le fils se retrouvent après dix ans de séparation, le même silence persiste dans leur relation.

Nous restions silencieux l'un et l'autre. Par des nuits d'été semblables à celle-là, il nous arrivait de nous asseoir à la terrasse d'un café (...) je n'ai pas souvenu d'une seule parole échangée entre nous, (...). Un père et un fils n'ont sans doute pas grand-chose à se dire. (*BC*, p. 176)

Serge Alexandre souligne que son père se renferme dans son monde à part, refusant tous ses efforts de communiquer avec lui. S'agit-il d'une attitude défensive des faibles dans un monde cruel car les souffrances les poussent à se replier sur eux-mêmes, ou bien son père garde une véritable haine contre lui ? Cette attitude obscure du père ne cesse de hanter Serge Alexandre. Dans l'épisode de leurs séjours à Paris, le jeune Serge Alexandre ignore totalement ce que faisait son père jadis. Une fois, il a tenté de le questionner sur sa vie antérieure, ce dernier refuse de lui répondre.

Pour toute réponse, il se contentait de gestes évasifs ou de formules telle que « Je vous expliquerai... », « Vous verrez », « La vie, vous savez... ». Après quoi il soupirait et prenait une attitude pensive. (*BC*, p. 81)

Il semble que Patrick Modiano confère à son protagoniste un sentiment de solitude et un manque d'affection dûs à l'indifférence du père à son égard. Serge Alexandre se plaint de la froideur paternelle.

En somme, vous étiez le seul à ne pas vous préoccuper de ma santé et cette constatation a augmenté mon chagrin. (*BC*, p. 119)

Serge Alexandre est profondément marqué par l'« épisode douloureux du métro George-V », comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent. Cet épisode est étroitement lié à la vie psychique de l'auteur en ce sens qu'il transpose l'aversion de son père contre lui dans son roman à travers une tentative de meurtre commise par le père du protagoniste. Patrick Modiano explique :

Mon père n'a jamais essayé de me pousser sous le métro. Il m'était simplement hostile. Alors j'ai choisi ce geste spectaculaire pour symboliser cette hostilité que je sentais en lui contre moi.²

Abandonné par son père absent, Serge Alexandre ne peut pas s'empêcher d'éprouver un sentiment d'antipathie pour son géniteur. Paradoxalement, il continue à garder dans son for intérieur une grande affection pour son père. Lorsque ce dernier est maltraité, Serge Alexandre partage avec lui une peine douloureuse.

Il ébaucha un sourire qui était plutôt un tremblement des lèvres, comme s'il craignait de recevoir un coup, et j'ai eu pitié de lui. Ce sentiment que j'éprouvais depuis toujours à son égard me causait une brûlure vive à l'estomac. (*BC*, p. 63)

² *Ibid.*, p. 88.

Il est clair que la figure du père domine *Les Boulevards de ceinture*, le troisième roman de Patrick Modiano. L'auteur s'applique à construire dans ce roman le portrait paternel dans le but de mieux le connaître. L'examen rétrospectif du caractère complexe de cet homme révèle sans doute à Serge Alexandre, comme à son créateur Patrick Modiano, les ressemblances entre lui et son père. Dans ce sens, la connaissance du père est associée à la connaissance de soi. Dans le sixième roman, *Rue des boutiques obscures*, l'ombre du père disparaît pour faire place à la recherche de soi. L'amnésie du personnage est conçue comme un moyen de le priver de liens familiaux pour que sa quête d'identité parte de zéro. Cependant, l'action principale est toujours située dans la période de l'Occupation. Ainsi le héros amnésique s'imagine revivre les expériences des autres personnages qui ont traversé les années noires.

4.1.2 Une atmosphère crépusculaire

Nous remarquons que dans l'univers romanesque de Patrick Modiano, l'action se déroule le plus souvent à l'heure du crépuscule où la pénombre prend une dimension lugubre. L'obscurité de la nuit, choisie comme cadre du récit, renferme une valeur symbolique. D'abord, elle symbolise l'angoisse et la peur sous l'Occupation : c'est la nuit qu'ont lieu les contrôles d'identité et les arrestations. Dans *Rue des boutiques obscures*, Pedro McEvoy ressentit une grande peur au moment de marcher dans les rues déserte et obscures.

Aucune lumière dans la rue Cambon sauf un reflet violacé qui doit provenir d'une vitrine. Je suis seul. De nouveau, la peur me reprend, cette peur que j'éprouve chaque fois que je descends la rue

Mirabeau, la peur que l'on me remarque, que l'on m'arrête, que l'on me demande mes papiers. (*RBO*, p. 168)

La pénombre est donc associée à l'insécurité, comme en témoignent les souvenirs de Serge Alexandre dans *Les Boulevards de ceinture*.

J'attends et ce décor fané me rappelle le salon d'un dentiste de la rue Penthève où j'avais trouvé refuge pour échapper à un contrôle d'identité. (...) De la fenêtre, je voyais les policiers barrer la rue, le panier à salade rangé un peu plus loin. (...) Vers onze heures du soir, je me suis retiré sur la pointe des pieds et j'ai filé dans la rue déserte. (*BC*, p. 140)

Le crépuscule est aussi le temps des idées noires. Ainsi, le meurtre de Lestandi a lieu au crépuscule.

Le crépuscule tombait. J'ai décidé de brusquer les choses. Une dernière fois j'ai regardé Lestandi. (*BC*, pp. 165-166)

4.1.3 Le pourrissement moral

Les Boulevards de ceinture met l'accent sur la désagrégation morale et sociale dans les années noires de l'Occupation. Ce roman dépeint le milieu avilissant des collaborateurs. A la veille de la Libération, ils s'adonnent sans limite à la débauche et la corruption pour profiter de leurs derniers jours avant d'être condamnés à mort. Sylviane Quimpe, ancienne prostituée et maîtresse de Murraille l'affirme.

C'était fou, comme on s'amusait à Paris en ce moment. Murraille lui avait expliqué qu'il en était toujours ainsi, à la veille des catastrophes. Que voulait-il dire ? Elle, la politique ne l'intéressait pas. Ni le sort du monde. Elle ne pensait qu'à JOUIR. Vite et fort. (BC, p. 123)

La conduite du groupe de collaborateurs dont nous avons parlé antérieurement est un exemple frappant. Ils passent leur soirée dans tous les établissements nocturnes de Paris en quête des plaisirs charnels.

Pendant un quart d'heure, des noms de bars et de boîtes égrenés en chapelet comme si Paris, la France, l'univers, n'eussent été qu'un quartier réservé, un immense bordel à ciel ouvert. (BC, p. 59)

Voués à la jouissance sexuelle, ces collaborateurs vivent dans la débauche et l'ivrognerie. Leurs week-ends passés à Seine-et-Marne se déroulent dans le climat de concupiscence. Leur villa devient un lieu de plaisir où se réunissent un nombre de collaborateurs.

D'autres personnes viennent passer le samedi et le dimanche ici. Souvent le directeur de journal reçoit jusqu'à une vingtaine d'invités. (...) Le directeur de journal organisait des parties d'un genre spécial à la « Villa Mektoub ». Voilà la raison pour laquelle « tout ce joli monde » accourait de Paris. (BC, p. 31)

Sylviane Quimphe fait connaître à Serge Alexandre sa partie de débauche dans l'intention de séduire ce dernier.

Elle était la maîtresse de Murraille comme je le pensais—mais ils avaient tous les deux des « idées larges ». Par exemple, ils aimaient beaucoup partouzer. (...) Murraille possédait un appartement de douze pièces avenue d'Iéna, où ce genre de soirée avait lieu. Maud Gallas y participait. Et Marcheret. Et Annie, la fille de Murraille. Et Dédé Wildmer. Et d'autres personnes, en très grand nombre. (*BC*, p. 123)

Le mariage de Marcheret et d'Annie Murraille résulte de la corruption des mœurs de ce milieu interlope. Car ils se marient sans amour ni raison. Leur noce n'est qu'une fête luxueuse parmi d'autres. Cette soirée finit par prendre un aspect scabreux.

Déjà, il [Marcheret] dégrafait son corsage [de Maud Gallas]. Elle restait accoudée au bar, et ne lui opposait aucune résistance. (...) Il [Delvare] s'efforçait, lui aussi, de glisser une main dans l'échancrure de chemisier, mais elle [Monique Joyce] l'en empêchait avec de petits rires nerveux. Très excitée, Annie Murraille avait relevé insensiblement sa robe, ce qui permettait à Lucien Remy de lui caresser les cuisses. Sylviane Quimphe me faisait du pied. (*BC*, pp. 171-172)

Ces collaborateurs vivent dans la richesse. Leurs fortunes viennent des affaires malhonnêtes dans le marché noir. Leur résidence, la Villa Mektoub, se décrit comme un bureau d'achat important. Dans le passage ci-dessous, l'accent est mis sur le trafic des objets d'art et des tableaux emparés sans doute chez les Juifs.

On a remarqué que cette camionnette transporte régulièrement à la « Villa Mektoub » des objets d'art et des tableaux raflés dans les ventes aux enchères de la région par la femme rousse (...). (BC, p. 30)

Quant à Murraille, le journal qu'il dirige est un moyen de faire le chantage qui lui donne de gros bénéfices.

Il est intéressant de noter que chez Patrick Modiano le portrait du père est loin d'être idéalisé. Ainsi, dans *Les Boulevards de ceinture*, le père de Serge Alexandre, Chalva, qui apparaît comme le double d'Albert Modiano, fait les trafics et escroqueries. Le passage suivant décrit un commerce clandestin auquel il participe.

Murraille, connaissant vos talents de courtier, vous [Chalva] avait placé à la tête d'une prétendue « Société française d'achats », dont le rôle consistait à stocker les produits les plus divers et à les écouler ensuite au prix fort. Il s'adjugeait les trois quarts des bénéfices. (BC, p. 145)

Dans l'atmosphère lugubre de l'Occupation sévissent la débauche, la corruption et les trahisons. A travers ses romans, Patrick Modiano souligne que le massacre des Juifs en France met à jour la cruauté des Français qui n'hésitent pas à s'entretuer en raison de leurs propres intérêts et restent indifférents devant les souffrances des autres. Cette attitude se manifeste clairement dans le milieu des collaborateurs où les membres considérés comme inutiles risquent d'être éliminés. C'est le cas de Chalva condamné à mort par son partenaire Murraille. Dans le texte suivant, Serge Alexandre s'adresse intérieurement à son père.

Oui, vous étiez bien le « confident » de Murraille. (...) Elle a fini par me déclarer en bâillant : « D'ailleurs, Jean va se débarrasser de lui le plus vite possible ! » (BC, p. 128)

Malgré son importance dans le milieu de la presse, Murraille sera, à son tour, éliminé par les journalistes antisémites à cause de son origine juive, comme l'affirme Lestandi.

« Bien sûr, Murraille avait un penchant pour l'affairisme et la facilité et il était certainement « demi-juif », mais bientôt « on éliminerait » Murraille au profit d'une équipe de « purs ». » (BC, p. 165)

4.1.4 Le sort des Juifs

Les souffrances des Juifs français pendant l'Occupation sont particulièrement décrites dans *Les Boulevards de ceinture* à travers le portrait de Chalva, père du narrateur. Le récit montre d'abord sa situation précaire due aux lois antisémites. Juif réfugié en France, il est considéré comme apatride. Sans papiers d'identité, il risque d'être arrêté à tout moment. Son inquiétude et sa peur se montrent dans son regard fuyant.

Son regard essayait d'accrocher le mien et cela me surprit. Il ne regardait jamais les gens en face. (BC, p. 63)

Ce juif, comme tant d'autres, n'a pas de place en France dans les années noires, il est méprisé et humilié. Dans l'épisode de Bordeaux, Chalva accompagne son fils chez les Pessac, la famille française, chez qui

son fils est pensionnaire. Ils le reçoivent avec dédain si bien qu'il éprouve un grand malaise.

Face à l'hostilité manifeste de ces quatre personnes, il ressemblait à un gros papillon pris au piège. Il tripotait son cigare et ne savait où l'éteindre. Il reculait vers la sortie. Les autres ne bougeaient pas et jouissaient sans vergogne de son embarras. (BC, p. 79)

Non seulement Chalva est rejeté par les bourgeois français, mais encore il est maltraité par les siens. Dans cette optique, cet homme peut être considéré comme un souffre-douleur de son entourage, voir du milieu juif. Marcheret et Murraille écartent souvent Chalva de leurs discussions secrètes. Lorsque ce dernier montre sa curiosité à ce propos, Marcheret le punit impitoyablement.

Lorsque le visage de mon père se rapproche un peu trop du sien, Marcheret lui saisit la joue entre le pouce et l'index et la lui tord d'un geste lent. Mon père s'écarte aussitôt mais Marcheret ne lâche pas prise. Il le tient ainsi, pendant quelques minutes et la pression des ses doigts augmente. Il est certain que mon père ressent une vive douleur. (...) Marcheret lui dit : « Ça t'apprendra, Chalva, à être trop curieux... » Et mon père : « Oh oui, Guy... Ça, c'est vrai, Guy... » Il sourit. (BC, pp. 18-19)

Chalva s'oblige à subir les humiliations passivement. Il va jusqu'à flatter celui qui lui fait mal.

A ce moment-là, toujours, mon père émet de petits rires pour bien montrer à Marcheret qu'il goûte cette repartie et le considère, lui, Marcheret, comme l'homme le plus spirituel du monde. Celui-ci, ravi de l'effet qu'il produit sur mon père, l'interpelle : « J'ai pas raison, Chalva ? » Et mon père, précipitamment : « Oh oui, Guy ! » (BC, p. 16)

Chalva se méfie des dangers qui les guettent à tout instant. Comme les autres Juifs réfugiés, il se compare à une bête traquée qui recherche avec anxiété un abri sûr. Pour lui, avoir une nationalité française est une seule solution pour assurer sa sécurité. Si Chalva s'intéresse vivement au baccalauréat que son fils vient d'obtenir, c'est parce que ce diplôme est à ses yeux une bonne preuve de nationalité française.

Je compris que c'était à mon titre de « bachelier » lorsqu'il écrivit lui-même à Bordeaux pour qu'on m'envoyât le papier certifiant que j'avais bien obtenu ce diplôme. Dès réception, il le fit encadrer et l'accrocha entre les deux « fenêtres » du « salon ». Je m'aperçus qu'il en gardait un double dans son portefeuille. (BC, pp. 82-83)

Chalva se réfère au statut de son fils, titulaire de bachelier, lors d'un contrôle de pièces d'identité par la police.

Il nous demande nos papiers. C'est visiblement à contrecœur que mon père lui présente son passeport Nansen.

--Réfugié ? demande le « commissaire »...

--Je vais bientôt obtenir la naturalisation, murmure mon père.—Il a dû préparer cette réponse à l'avance.—Mais mon fils est français.—Dans un souffle : —Et bachelier... (BC, p. 99)

Dans *Rue des boutiques obscures*, Gay Orlow est un cas intéressant à ce propos. Elle s'est mariée d'abord avec Waldo Blunt en vue d'obtenir la nationalité américaine. Séduite par la nationalité française de Freddie, elle n'hésite pas à se remarier avec lui.

« --Non. Elle [Gay Orlow] m'a dit qu'elle allait se marier avec lui pour obtenir la nationalité française... C'était son obsession d'avoir une nationalité... » (RBO, p. 62)

Nous avons montré que Albert Modiano change de nom souvent pour se protéger. Il en va de même pour les personnages fictifs dans l'univers romanesque de Patrick Modiano. Dans *Les Boulevards de ceinture*, le père de Serge Alexandre s'appelle Chalva Henri selon son passeport Nansen, mais dix ans plus tard, il devient Baron Deyckecaire : « un citoyen truc » (BC, p. 30). Dans *Rue des boutiques obscures*, on remarque que les personnages changent de nom et se fournissent de faux passeports comme en témoignent Pedro McEvoy et ses amis.

Selon toutes vraisemblances, M. Pedro McEvoy a quitté la France depuis la dernière guerre. Il peut s'agir d'un individu ayant usé d'un nom d'emprunt et de faux papiers, comme il était courant à l'époque. (RBO, p. 181)

L'analyse du portrait de Chalva nous conduit à constater la ressemblance entre son existence et celle de son fils, Serge Alexandre. Pour survivre, ce dernier commet l'escroquerie comme son père. Confrontons les deux passages dont le premier décrit le métier du père.

Il s'agissait de collectionneurs fanatiques, obnubilés par les objets les plus divers : vieux bottins, corsets, narguiles, cartes postales, ceintures de chasteté, (...). Il écumait Paris à la recherche de ces ustensiles qu'il envoyait par colis aux intéressés...Il leur extorquait préalablement de gros mandats sans aucun rapport avec la valeur réelle de la marchandise. (*BC*, p. 86)

Le deuxième passage montre la vie de Serge Alexandre, retraçant celle de son père.

Pour moi, vous savez, la vie n'a pas été facile. J'ai confectionné quelques temps encore des fausses dédicaces. Jusqu'au jour où le client auquel je proposais une lettre d'amour d'Abel Bonnard à Henry Bordeaux devina la supercherie et voulut me traîner en correctionnelle. Evidemment je préférerais disparaître. (*BC*, p. 142)

Il est intéressant de noter que dans la société où règne la loi des plus forts, le père et le fils cherchent à se comporter comme un escroc, mais ils se retrouvent enfin dans la situation de victime. Serge Alexandre va jusqu'à travailler pour la Gestapo française, mentionnée ici vaguement sous le terme de police.

Pour les garçons déboussolés de ma sorte, la police représente quelque chose de solide et imposant. Moi, je rêvais d'en être. (BC, p. 149)

Se plaçant du côté des autorités, Serge Alexandre est chargé de traquer les Juifs. Loin de satisfaire son désir du pouvoir, ce travail le rapproche de ces malheureux. Dans ce sens, le persécuteur devient le persécuté.

Pendant plusieurs mois, j'ai effectué des filatures à titre bénévole. Je devais suivre les personnes les plus diverses et consigner leur emploi du temps. (...) J'ai vu des êtres insignifiants se transformer d'un instant à l'autre en créatures de cauchemar ou héros de tragédie. (...) Tous ces inconnus, je m'identifiais à eux. C'était moi que je traquais sans relâche. (BC, pp. 149-150)

Serge Alexandre, dont le nom est sans doute un pseudonyme, affirme qu'il a perdu ses papiers d'identité ; et en conséquence, il devient apatride. Ce geste renferme une valeur symbolique en ce sens que le héros a choisi de rester du côté de son père, un Juif apatride et agit comme lui qui, jadis, est parti à la recherche du fils. C.W. Nettelbeck et P. Hueston soulignent l'importance de cette identification avec le père.

A trois reprises au cours du roman, le narrateur clame son identité avec son père en des termes à peu près identiques, soulignés dans le texte par l'emploi des majuscules : « C'EST MON PÈRE ».³

³ C.W. Nettelbeck et P.Hueston, *Patrick Modiano : pièces d'identité écrire l'entretemps*, p. 43.

La première fois, Serge Alexandre accomplit cet acte dans l'épisode de Bordeaux (*BC*, p. 78), la deuxième fois, peu avant l'assassinat de Lestandi (*BC*, p. 167) et la troisième fois dans la scène finale où ils sont arrêtés. (*BC*, p. 177)

Il est important de noter que la troisième déclaration est effectuée devant la police. Ce choix significatif montre que le héros accepte désormais de se solidariser avec son père juif et par là, il partage le sort tragique des Juifs dans les années noires de l'Occupation.

4.2 L'évocation de l'enfance et de l'adolescence

4.2.1 L'enfance abandonnée

Patrick Modiano s'attache profondément à son enfance et son adolescence car pour lui, c'est l'unique période où il ait encore une famille. Dans *Les Boulevards de ceinture* où domine le portrait du père, les souvenirs d'enfance occupent une place très réduite dans le roman et ils sont colorés d'une tristesse. Le romancier prête à son héros son enfance solitaire.

Si je fouille plus loin dans mes souvenirs, que vois-je ? Une dame aux cheveux gris à laquelle il m'avait confié. Cette personne tenait avant la guerre les vestiaires du Frolic's (...) et s'était retirée à Libourne. C'est là, dans sa maison, que j'ai grandi. (*BC*, p. 77)

Notons que l'enfance abandonnée de Serge Alexandre est racontée sommairement en quelques lignes. En plus, huit années de ses expériences d'internat dans le collège se résument en une phrase : « Ensuite, le collège à Bordeaux. » Serge Alexandre parle de ses correspondants, les Pessac, sur un ton sombre.

Les après-midi passés chez eux comptent parmi les plus tristes de ma vie, et je n'en parlerai pas. (*BC*, p. 77)

Il semble que dans *Les Boulevards de ceinture*, les souvenirs d'enfance sont mis en liaison avec ceux du père pour faire ressentir son indifférence à l'égard de son fils. Dans *Rue des boutiques obscures*, écrit à intervalle de six ans, il semble que le romancier parvient en quelque sorte à se réconcilier avec l'ombre paternel. Libéré des ressentiments à l'égard du père, l'auteur de *Rue des boutiques obscures* revoit son enfance dans une optique positive.

4.2.2 La joie enfantine

Malgré l'absence régulière des parents, le jeune Patrick Modiano a connu pourtant certains moments heureux vécus à côté de son petit frère Rudy. Le romancier transpose cette joie enfantine dans *Rue des boutiques obscures* où apparaissent souvent les enfants absorbés dans leurs jeux. Examinons ces passages révélateurs.

La place de la gare serait déserte si un enfant ne faisait du patin à roulettes sous les arbres du terre-plein. (*RBO*, p. 82)

De tous les hôtels, au bord de la route, sortaient des groupes d'enfants, encadrés par des monitrices en tenues de sport d'hiver bleu marine. (*RBO*, p. 222)

Si le temps du père est marqué par l'angoisse et les souffrances, l'enfance évoquée est empreinte de la joie et du bonheur qui nous rappellent la période où l'auteur est moralement réconforté par la

présence irremplaçable de son frère. Par ailleurs, il est à noter que le monde crépusculaire du père que nous avons montré plus haut s'oppose nettement à l'atmosphère ensoleillée du milieu enfantin.

Un enfant jouait tout seul, paisiblement, devant un tas de sable, dans cette fin d'après-midi ensoleillée. (*RBO*, p. 73)

L'un des enfants a pris le ballon au vol, le serre contre lui et s'éloigne des autres, à grandes enjambées. (...) Le soleil fait briller les chromes des vélos à la devanture des magasins (...). Il a oublié les autres. Il court tout seul avec le ballon, et s'engage à droite, (...), dans la rue Anatole-de-la-Forge. (*RBO*, p. 243)

Il faut noter également que l'enquête du narrateur Guy Roland débute avec les photos de Gay Orlow, parmi lesquelles se distingue une photo représentant Gay Orlow enfant.

C'était la photo d'une fillette en robe blanche, avec de longs cheveux blonds, et elle avait été prise dans une station balnéaire puisqu'on voyait des cabines, un morceau de plage et de mer. Au verso, on avait écrit à l'encre violette : « Galina Orlow—Yalta. » (*RBO*, p. 45)

Rappelons que Gay Orlow ainsi que les autres protagonistes ont rencontré bien des malheurs dans leur vie d'adulte. Néanmoins, ils ont vécu une enfance chaleureuse au sein de la famille. N'est-ce pas ce précieux souvenir qui donne un soutien à notre vie dans un monde désagrégé ?

4.2.3 La quête d'une famille absente

L'apparition des enfants dans l'univers romanesque de Patrick Modiano révèle chez le romancier la nostalgie de sa famille perdue à jamais. Dans *Rue des boutiques obscures*, au cours de la reconstitution du passé de Guy Roland, les images familiales prennent une valeur significative dans le sens qu'elles montrent un lien affectueux entre les enfants et leurs parents. Remarquons que ce roman se termine avec la photo de Gay Orlow enfant, qui a été insérée au début du récit. Le narrateur la contemple encore une fois et distingue un détail attachant : les larmes d'un enfant gâtée par des soins maternels.

Une petite fille rentre de la plage, au crépuscule, avec sa mère. Elle pleure pour rien, parce qu'elle aurait voulu continuer de jouer. (*RBO*, p. 251)

Les souvenirs de Denise enfant sont particulièrement marqués par la présence chaleureuse de son père.

« Elle venait tous les matins ici chercher les cigarettes de son père. Coudreuse fumait des Laurens, des cigarettes belges... » (*RBO*, p. 128)

« Rue Jenner [l'école de Denise]. On l'accompagnait quelquefois avec son père. » (*RBO*, p. 130)

La nostalgie du foyer familial est mise en relief dans les récits imaginés que nous avons traités dans le chapitre précédent. Considérons

cette scène où le narrateur Guy Roland fait une promenade en voiture avec Denise et sa petite filleule.

Elle est revenue avec une fillette d'une dizaine d'années dont les cheveux étaient blonds et qui portait une jupe grise. Nous sommes montés tous les trois dans la voiture, la fillette à l'arrière et moi à côté de Denise qui conduisait. (*RBO*, p. 151)

Cette promenade est reprise dans les souvenirs de la petite fille devenue adulte et qui habite maintenant à Valparaiso (Chili).

Elle se souvient d'un dimanche différent des autres. Sa marraine était venue la chercher. (...) Ce dimanche-là, un homme brun l'accompagnait. Ils étaient allés manger une glace tous les trois (...), ils s'étaient arrêtés devant une fête foraine. Elle était montée avec cette Denise, sa marraine, sur une auto-tamponneuse tandis que l'homme brun les regardait. (*RBO*, p. 184)

L'analyse de cette anecdote offre deux interprétations possibles. D'un côté, dans ses moments de solitude, cette femme trouve un réconfort dans les souvenirs de cette heureuse journée où elle avait l'impression de vivre avec ses véritables parents. De l'autre, c'est le narrateur Guy Roland qui imagine cette scène pour satisfaire son désir de revivre avec sa famille. En tout cas, il s'agit de la quête d'une famille absente. Sous cet angle, l'histoire d'un ancien trafiquant apparaît comme un cas intéressant. Cet homme se rappelle qu'il a rencontré Pedro McEvoy à l'hôtel Castille et que ce dernier lui a fait part de son projet d'évasion. L'ancien trafiquant, de même que Pedro McEvoy, a traversé

des années troubles. « Il m'avait dit que nous vivions une drôle d'époque » (*RBO*, p. 210). Mais il est parvenu à en sortir avec bonheur. Notons que ce récit débute avec l'image d'un père heureux accompagné de son enfant.

Vers sept heures du soir, il revenait de la plage avec son fils et c'était le moment de la journée qu'il préférait. Il tenait l'enfant par la main ou bien le laissait courir devant lui. (*RBO*, p. 170)

Cette image est reprise à la fin du récit pour mettre en comparaison l'existence de cet homme et celle de Pedro McEvoy.

Qu'était-il advenu de « Pedro » ? Il souhaitait que cet homme qu'il n'avait rencontré que deux fois, il y a si longtemps, fût aussi paisible et heureux que lui, par ce soir d'été, avec un enfant qui enjambe les dernières flaques de soleil sur le trottoir. (*RBO*, p. 173)

4.2.4 L'adolescence, temps de l'amitié

Le narrateur Guy Roland est séduit par l'enfance et l'adolescence de Freddie qu'il fait siennes avec plaisir. Il s'imagine une enfance heureuse de Freddie entourée des soins affectueux de ses grands-parents. Voici les souvenirs de la gare de Valbreuse.

Cette place calme me rappelait vraiment quelque chose. Mon grand-père Howard de Luz venait me chercher au train de Paris ou bien était-ce le contraire ? Les soirs d'été, j'allais l'attendre sur le quai de la gare en compagnie de ma grand-mère, née Mabel Donnahue. (*RBO*, p. 82)

Plus tard, le narrateur Guy Roland reconnaît qu'il n'est pas Freddie, mais Pedro, ami d'enfance de Freddie. Le rapport d'amitié entre les deux garçons occupe une place importante dans la reconstitution du passé du narrateur Guy Roland. Pedro et Freddie ont vécu leur enfance et leur adolescence dans l'intimité comme deux frères. Ce lien amical rappelle une grande affection que les deux frères Patrick et Rudy Modiano éprouve l'un pour l'autre. Examinons ce passage caractéristique qui décrit les deux adolescents à la sortie du collège.

Je nous voyais, Freddie et moi, dans nos blazers. Et j'essayais d'imaginer l'aspect que pouvait avoir cet homme, venu nous chercher un jour de sortie, qui descendait d'une voiture, marchait vers nous et qui était mon père. (*RBO*, p. 204)

Dans cette scène, il est intéressant de noter que le narrateur mentionne l'uniforme que portent les deux collégiens (« nos blazers ») car ce détail symbolise leur adolescence. Par ailleurs, l'accent est mis sur un lien paternel en ce sens que le père de Pedro est venu chercher son fils et son jeune ami Freddie.

Une amitié profonde qui lie les deux adolescents se prolonge dans leur jeunesse, comme en témoigne le passage qui suit. L'ancien jardinier se rappelle la période où Freddie et ses amis font un séjour heureux à Valbreuse.

« C'était la pièce préférée de Freddie... Le soir, ils restaient là très tard avec la Russe, l'Américain du sud et l'autre fille. (...)—Ils avaient installé un billard ici... C'était surtout la petite amie de l'Américain du Sud qui jouait au billard... (...) Je peux vous le

dire parce que j'ai fait plusieurs parties avec elle... Tenez, le billard est toujours là. » (*RBO*, p. 93)

Cette scène met en lumière la relation amoureuse des deux couples, Freddie et Gay Orlow (« La Russe »), Pedro et Denise (« L'Américain du Sud et l'autre fille »). Le jeu du billard décrit représente l'amitié qui lie ces jeunes gens dans un climat de détente. Dans cette perspective, on peut dire que le romancier intègre dans un monde sinistre de l'Occupation le temps de la jeunesse, fait de l'amitié, de l'amour et de la confiance dans la vie.

4.3 La vie éphémère

4.3.1 Le temps destructeur

Devant la force destructrice du temps, la vie humaine se révèle fragile et vulnérable. « Le temps accomplirait son office, qui est de pure destruction. Le monde, immense hippodrome où nous venons courir et disparaître se perdrait dans l'oubli, » écrit Daniel Parrochia.⁴ Cette remarque met en évidence les limites de la condition humaine. La vieillesse et la mort sont impitoyablement accomplies par la puissance du temps. Dans *Rue des boutiques obscures*, il est significatif que dès le début du roman apparaissent les images de la vieillesse et de la mort. Ainsi, le narrateur Guy Roland lit dans le journal une annonce de décès.

On nous prie d'annoncer le décès de Marie de Resen, survenu le 25 octobre dans sa quatre-vingt douzième année. (*RBO*, p. 26)

⁴ Daniel Parrochia, *Ontologie fantôme* (Paris : Encre marine, 1996), p. 29.

Désireux de rencontrer un témoin, le narrateur se rend au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois où se déroule le service funèbre. Il observe les gens qui y participent.

En tête, deux femmes d'âge mûr soutenaient un vieillard par les bras, un vieillard si blanc et si fragile qu'il donnait l'impression d'être en plâtre séché. (*RBO*, p. 31)

Le travail du temps laisse ses traces sur le corps humain. Sous cet angle, le lecteur, comme le narrateur, est frappé par la dégradation physique du vieux Hutte qui l'oppose à sa jeunesse.

Car qu'y a-t-il de commun entre ce vieil homme fourbu que je vois s'éloigner dans la nuit avec son manteau râpé et sa grosse serviette noir, et le joueur de tennis d'autrefois, le bel et blond baron balte Constantin von Hutte ? (*RBO*, p. 16)

Le temps accomplit aussi chez l'être humain une détérioration d'ordre intellectuel et moral. Il s'empare de tout ce qui nous appartient. Conscient de son affaiblissement causé par l'âge, Hutte décide de prendre la retraite. « Il faut bien prendre sa retraite un jour, Guy. » dit-il au narrateur. (*RBO*, p. 13)

Si le vieux Hutte accepte cette vérité paisiblement, une belle femme comme Gay Orlow réussit mal à confronter à la menace du temps destructeur. La peur du vieillissement la tourmente et la pousse finalement à se suicider. Waldo Blunt, son premier mari, affirme. « Elle me disait souvent qu'elle avait peur de vieillir... ». (*RBO*, p. 62)

L'aspect éphémère de la vie est mis en lumière à l'aide d'une métaphore hippique. Les hommes sont comparés aux chevaux de course. S'ils sont aujourd'hui assez forts pour sauter par-dessus les obstacles, ils feront finalement une chute fatale à cause de leur dégradation physique. Il en va de même pour les hommes puisqu'ils ne peuvent jamais dépasser les limites de l'existence humaine. La vue quotidienne des chevaux de course rappelle sans doute à Gay Orlow la précarité de la vie. La jeune femme préfère donc une mort prématurée avant d'arriver tragiquement au déclin de sa vie.

Je suppose que souvent, elle regardait les courses par sa fenêtre. Chaque jour, et plusieurs fois en un seul après-midi, une dizaine de chevaux s'élancent, filent le long du terrain et viennent se briser contre les obstacles. Et ceux qui les franchissent, on les reverra encore quelques mois et ils disparaîtront avec les autres. Il faut, sans cesse, de nouveaux chevaux, qu'on remplace au fur et à mesure. Et chaque fois le même élan finit par se briser. Un tel spectacle ne peut que provoquer la mélancolie et le découragement et c'était peut-être parce qu'elle vivait en bordure de ce champ de courses que Gay Orlow... (*RBO*, pp. 191-192)

4.3.2 Le thème du néant

Limitée par la condition humaine, la vie apparaît comme inutile et absurde. De là est né un sentiment d'incertitude qui conduit l'homme à se pencher sur le problème de l'existence. Patrick Modiano laisse transparaître cette réflexion à travers les personnages en quête de l'identité. Dans *Rue des boutiques obscures*, le héros révèle son sentiment

de vide qui motive sa quête de soi : « Je suis rien. Rien qu'une silhouette claire,... » (*RBO*, p. 11)

Rappelons aussi que dans *Les Boulevards de ceinture*, Serge Alexandre s'efforce à se connaître par le biais de la quête du père. De plus, l'univers romanesque de Patrick Modiano est peuplé de personnages privés d'identité et se déguisent sous les faux noms comme nous l'avons montré antérieurement. Le sentiment d'incertitude et les doutes qui troublent les personnages modianesques sont suggérés par de multiples interrogations qui jalonnent tout au long du roman.

Mondain ? Mais de quel monde s'agit-il ? (*BC*, p. 35)

Qui sont ces gens ? D'où viennent-ils ? (*BC*, p. 34)

A quelle époque cela remontait-il ? (*RBO*, p. 125)

Il est intéressant de noter que la quête du père qu'entreprend Serge Alexandre aboutit à l'échec dans le sens que la figure paternelle se dérobe toujours. Guy Roland, à son tour, se heurte toujours à l'opacité de son existence. A la fin du roman, il repart pour une nouvelle enquête. Ainsi, le roman s'achève avec le sentiment du vide.

L'échec de la quête de soi trouve une origine profonde dans le fait que nous vivons dans un monde simulacre et que la vie est illusoire. Sous cet angle, on ne s'étonne pas que l'univers romanesque de Patrick Modiano se baigne dans une atmosphère onirique et irréelle.

Les paroles, les gestes, les visages avaient pris, au cours du dîner, un caractère flou et irréel à cause de la pénombre ; et maintenant,

sous la clarté avare que distillaient les lampes du salon, tout devenait encore plus imprécis. (*BC*, p. 53)

Voici un exemple intéressant tiré de *Rue des boutiques obscures*.

Pourquoi vouloir renouer des liens qui avaient été sectionnés et chercher des passages murés depuis longtemps ? Et ce petit homme grassouillet et moustachu qui marchait à côté de moi, j'avais peine à le croire réel. (*RBO*, p. 64)

Il est à noter également que les fantômes ou les ombres abondent dans l'univers romanesque de Patrick Modiano. Il s'agit non seulement des personnages morts, mais surtout des êtres vivants qui ressentent leur néant intérieur. Daniel Parrochia explique : « L'idée est que nous n'existons pas, ou très peu et jamais comme des êtres possédant, ici et maintenant, une « identité. »⁵ Ainsi, les images fantômatiques prennent une valeur symbolique. Dans les textes suivants, Serge Alexandre évoque le passé.

Conversation stupide. Propos vains. Personnages morts. Mais j'étais là, avec mes fantômes, (...). (*BC*, p. 48)

Une vieille photo, découverte par hasard au fond d'un tiroir et dont on efface la poussière, doucement. Le soir tombe. Les fantômes sont entrés comme d'habitude au bar du Clos-Foucré. (*BC*, p. 14)

⁵ *Ibid.*, p. 31.

Voici un exemple intéressant, tiré de *Rue des boutiques obscures*.

Curieusement, il m'arrive de rencontrer au détour d'une rue telle personne que je n'avais pas vue depuis trente ans, ou telle autre que je croyais morte. Nous nous effrayons entre nous. Nice est une ville de revenants et de spectres, (...). (*RBO*, p. 51)

Dans cette perspective, nous sommes amenés à réfléchir sur la nature éphémère des choses. Le romancier met en lumière l'instabilité de l'existence humaine à travers les expériences vécues de ses personnages. Le narrateur Guy Roland constate que rien ne dure ; son existence de jadis, morcelée en miettes, ne devient qu'une ombre fuyante.

Ainsi, de ce que j'avais été jadis, il ne restait plus qu'une silhouette dans la mémoire de deux barmen, et encore était-elle à moitié cachée par celle d'un certain Stioppa de Djagoriew. Et ce Stioppa, ils n'avaient pas eu de nouvelles « depuis le déluge ». (*RBO*, p. 27)

L'aspect éphémère de la vie transparait clairement à travers l'image du sable. Considérons d'abord le choix du nom du barman Grève. C.W. Nettelbeck et P. Hueston expliquent : « (...) c'est aussi une représentation de l'éphémère, comme le nom « Grève » le suggère : image archétypale de la zone intermédiaire entre la permanence de la terre et la mouvance perpétuelle de la mer, (...) ». ⁶ Nous trouvons également

⁶ C.W. Nettelbeck et P. Hueston, *Patrick Modiano: pièces d'identité, écrire l'entretemps*, pp. 42-43.

supporter le poids des remords. Les personnages de Patrick Modiano connaissent bien cette contradiction (...).⁷

On a vu que les deux protagonistes, Serge Alexandre et Guy Roland s'enfoncent dans la recherche du temps perdu. Le premier fait surgir son passé par le moyen des souvenirs. Le second, frappé d'amnésie, s'oblige à reconstruire son passé à travers les souvenirs des autres. Dans ce cas, on voit apparaître de nombreux témoins, une quantité des documents destinés à conserver la mémoire des hommes : bottins et annuaires, archives, vieilles photos. Rappelons l'admiration du détective Hutte pour l'utilité des Bottins et les annuaires.

Et que ces Bottins et ces annuaires constituaient la plus précieuse et la plus émouvante bibliothèque qu'on pût avoir, car sur leurs pages étaient répertoriés bien des êtres, des choses, des mondes disparus, et dont eux seuls portaient témoignage. (*RBO*, p. 12)

Cependant, on peut constater la précarité de ces témoignages : le narrateur Guy Roland se rend au Collège de Luiza pour consulter les archives attestant l'identité de Pedro McEvoy, mais il ne peut trouver aucune trace.

« --Eh oui... Je suis désolé, monsieur... Toutes les archives du collège ont brûlé... Sans exception... » (*RBO*, p. 202)

⁷ Bruno Doucey, *La Ronde de nuit, Patrick Modiano*, p. 13.

L'obstacle le plus important de l'enquête du narrateur Guy Roland réside dans la défaillance de mémoires chez ses vieux témoins. Voici deux exemples probants.

« C'était une époque beaucoup plus belle que la nôtre, et surtout les gens étaient de meilleure qualité qu'aujourd'hui...

--Ça remonte à quand ? leur ai-je demandé, le cœur battant.

--Nous sommes brouillés avec les date, (...) ». (*RBO*, p. 26)

« Comment saviez-vous qu'il était américain du Sud ?

-- (...) Il m'avait donné rendez-vous là où il travaillait... Dans une ambassade d'Amérique du Sud...

--Quelle ambassade ?

--Alors, là, vous m'en demandez trop... ». (*RBO*, p. 92)

Tout disparaît avec le temps, et même les souvenirs se dissipent. Ainsi, s'impose le rôle de l'oubli dans la vie des êtres. Si le temps passe, on ne peut rien retrouver comme auparavant. Le passé disparu ne peut être reconstitué que d'une manière imprécise et fragmentaire. Le romancier met en évidence la puissance de l'oubli à travers l'histoire de l'homme des plages.

Drôles de gens. De ceux qui ne laissent sur leur passage qu'une buée vite dissipée. (...) Ainsi, Hutte me citait-il en exemple un individu qu'il appelait l' « homme des plages ». Cet homme avait passé quarante ans de sa vie sur des plages (...). Dans les coins et l'arrière-plan de milliers de photos de vacances, il figure en maillot de bain au milieu de groupes joyeux mais personne ne pourrait dire

son nom et pourquoi il se trouve là. Et personne ne remarqua qu'un jour il avait disparu des photographies. (...) Hutte répétait qu'au fond, nous sommes tous des « hommes des plages » et que « le sable (...) —ne garde que quelques secondes l'empreinte de nos pas ». (*RBO*, pp. 72-73)

Il est important de noter que la fin des *Boulevards de ceinture* s'achève avec le désir de se détacher du passé. Le barman Grève donne un conseil à Serge Alexandre : « Mais je suis jeune, dit-il, et je ferais mieux de penser à l'avenir. » (*BC*, p. 180)

Selon C.W. Nettelbeck et P. Hueston⁸, Grève représente deux pôles opposés : souvenirs-oubli. D'un côté, c'est lui qui montre à Serge Alexandre la vieille photo qui éveille les souvenirs enfouis chez ce dernier. De l'autre, il donne un conseil qui le dirige vers l'avenir. C.W. Nettelbeck et P. Hueston écrivent que « c'est Modiano, à peine déguisé, qui s'accorde le dernier mot ».⁹

Le romancier nous montre le poids du passé qui pèse sur ses protagonistes. L'évocation des souvenirs paternels ne peut que faire renaître leurs souffrances.

J'ai ici, dans une mince serviette, toutes les photos de la cérémonie et mille fois je les ai regardées jusqu'à ce que mes yeux se voilent de fatigue et de larmes. (*BC*, p. 157)

⁸ C.W. Nettelbeck et P. Hueston, *Patrick Modiano: pièces d'identité, écrire l'entretemps*, p. 41.

⁹ *Ibid.*, p. 42.

Dans *Rue des boutiques obscures*, l'histoire du photographe Jean-Michel Mansoure présente un cas intéressant. Il est hanté par l'assassinat de son ami grec, Alec Scouffi, et surtout par la crainte du meurtrier surnommé Cavalier bleu au point de devenir paranoïaque. Ainsi, il se laisse écraser par ce passé douloureux.

Le romancier confère le désir d'oublier le passé à deux personnages secondaires Hélène Pilgram et Stioppa de Djagoriew. La première a gardé longtemps les livres de Denise avant de les donner au narrateur Guy Roland (*RBO*, p. 111). Le second, Stioppa de Djagoriew, offre au narrateur Guy Roland toutes ses photos de souvenirs jalousement gardées.

« --Vous ne voulez vraiment pas garder tous ces souvenirs ? lui demandai-je.

--Non. Ils sont à vous maintenant. Je vous passe le flambeau ». (*RBO*, p. 48)

Le détachement du passé se reflète d'une manière frappante dans l'histoire de Freddie. Cet homme a quitté sa maison natale pour partir au bout du monde. Il a choisi de vivre sur une île du Pacifique, coupé des liens du passé. Il est intéressant de noter que le choix de ce lieu a une valeur symbolique dans le sens que l'île, conçue comme un espace ouvert, peut être associée à une ouverture d'esprit du personnage, et aussi de son créateur qui désire se libérer des souvenirs obsessionnels.

Il est vrai que Patrick Modiano s'applique à recréer le temps de l'Occupation pour mieux connaître son père. Mais il faut reconnaître que le portrait du père prend une valeur symbolique dans le sens qu'il

représente le sort tragique des Juifs persécutés sous l'Occupation. Au milieu d'un monde lugubre s'intègrent néanmoins les images pures et joyeuses des enfants qui nous rappellent les moments tendrement vécus par les deux frères Patrick et Rudy Modiano. A travers les expériences de ses protagonistes, Patrick Modiano laisse transparaître ses réflexions d'ordre philosophique. Il révèle la nature éphémère de toute existence. L'oubli est un unique moyen de se libérer du poids du passé qui nous écrase.